

## INTERFÉRENCES LITTÉRAIRES DANS LES DÉBATS SUR LES TRADUCTIONS FREUDIENNES EN FRANÇAIS

La traduction en français de l'œuvre de Sigmund Freud est, comparativement aux efforts des traducteurs d'autres pays d'Europe, particulièrement tardive<sup>1</sup>. Il faut en effet attendre 1913 pour que soit pour la première fois traduit un bref essai de vulgarisation<sup>2</sup>, et ce n'est qu'en 1921 qu'est traduit un premier ouvrage intégral de Freud, choisi pour être, là encore, l'un de ses textes les plus accessibles à un large public non spécialisé<sup>3</sup>. À partir des années 1920, les traductions françaises de Freud se développent de manière décisive, sous l'impulsion des éditions Payot, qui nouent rapidement une rivalité avec Gallimard, mais ces traductions d'avant-guerre font l'objet de vives critiques pour leur manque d'unité et pour leurs imperfections biaisant parfois le sens du texte original<sup>4</sup>. Payot et Gallimard sont rejointes dans l'entreprise de la traduction et de la retraduction de l'œuvre freudienne après la Seconde Guerre mondiale par les Presses universitaires de France, qui supervisent à partir des années 1980 la traduction des *Œuvres complètes* du fondateur de la psychanalyse. Dans la seconde moitié du siècle, les publications de Gallimard et des PUF témoignent de leur concurrence dans l'entreprise au long cours d'une intégrale de Freud en français, les « traductions nouvelles » de Gallimard adoptant un parti pris de fluidité dans la lecture, quand l'équipe des PUF opte pour une traduction plus systématique et de ce point de vue plus technique et moins accessible au grand public.

L'histoire du transfert culturel<sup>5</sup> de la psychanalyse en France est donc marquée par cette longue série de controverses : si la diffusion des théories freudiennes en France est largement subordonnée à la réception des œuvres en version traduite, on doit aussi prendre acte de ce que les biais, retards et revirements qui scandent l'histoire des traductions de la psychanalyse conditionnent largement l'histoire de la pratique analytique en France. Derrière ces conflits éditoriaux, les débats, souvent houleux, sont nombreux, et sont encore relancés à partir de 2010, date à laquelle l'œuvre de Freud tombe dans le domaine public et où d'autres maisons d'édition, telles que Le Seuil, Fayard, Garnier-Flammarion, commencent à se doter de leurs propres traductions. Les polémiques portent tour à tour sur la difficulté à traduire les notions-phares de la psychanalyse, sur la nécessité d'inventer une langue psychanalytique en français, sur les qualités et défauts des différentes traductions de l'œuvre freudienne, mais aussi sur le statut disciplinaire à lui accorder.

---

<sup>1</sup> Freud lui-même déplorait ce retard traductif et les réticences françaises face à la psychanalyse, comme le raconte Édouard Claparède en introduction à l'ouvrage *La Psychanalyse* [1921], réédition à partir de 1923 sous le titre *Cinq leçons sur la psychanalyse*, traduction d'Yves Le Lay, Payot, édition définitive 1926, p. 12-14.

<sup>2</sup> Il s'agit de l'article *Das Interesse an der Psychoanalyse* ; il est traduit simultanément en français par W. Horn, dans le supplément de la même revue, sous le titre *L'Intérêt de la psychanalyse*, *Scientia*, n°14, 1913, p. 157-167 et p. 236-251.

<sup>3</sup> *La Psychanalyse*, *op. cit.* Remarquons que cette première traduction en français d'une série de conférences de Freud est due à l'initiative de scientifiques suisses ; la même traduction a été préalablement publiée en décembre 1920-janvier 1921 dans la *Revue de Genève*, sous le titre « Origine et développement de la psychanalyse ».

<sup>4</sup> Voir la critique de Jacques Lacan, prônant un « retour » au texte de Freud, « La chose freudienne ou le sens du retour à Freud en psychanalyse » [1955], *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 401-436.

<sup>5</sup> Sur cette notion, voir Michel Espagne, *Les Transferts culturels franco-allemands*, Paris, P.U.F., « Perspectives germaniques », 1999.

Au fil du XX<sup>e</sup> siècle, les traducteurs ou préfaciers de ces traductions assimilent en effet de plus en plus fréquemment l'œuvre freudienne à une œuvre d'écrivain. Cette tendance excède d'ailleurs le seul milieu des ambassadeurs de l'œuvre freudienne en France, comme en témoignent la fortune d'expressions comme « littérature analytique », ou la reconnaissance progressive des « classiques » de la psychanalyse. Wladimir Granoff, dans un article intitulé « Freud écrivain : traduire ou standardiser »<sup>6</sup>, déplorant « l'amateurisme » général des traductions freudiennes d'avant 1945 (majoritairement celles de Marie Bonaparte et de Serge Jankélévitch), rappelle ainsi que, depuis que Freud a reçu, en 1930, le prix Goethe, qui récompense de grandes figures de la culture, le débat sur le statut de l'écriture de Freud n'a cessé de se développer. Freud est-il donc un scientifique ou un littéraire, un auteur dont l'œuvre n'a d'autre vocation que thérapeutique ou un véritable écrivain ? Le rapport de Freud à la littérature, dans sa pratique de la lecture comme de l'écriture, a fait l'objet de nombreux essais, avec des approches variées<sup>7</sup>. Il s'agira, dans le cadre de cet article, non pas de revenir sur les termes du débat tel qu'il est développé dans ces études, mais sur la manière dont cet enjeu se manifeste dans le corpus, moins exploité, des discours préfaciels ou critiques tenus sur les traductions de l'œuvre de Freud en français. On se demandera ainsi en quoi la référence à la littérature et à la pratique de la traduction littéraire interfère dans la traduction freudienne et dans les discours qui lui sont associés.

## **Aux origines du lien entre traduction psychanalytique et discours littéraire**

### ***Les hommes de lettres, premiers médiateurs de Freud en France***

Pour retracer la généalogie du lien établi de longue date entre littérature et psychanalyse, il faut commencer par remarquer que ce sont des hommes de lettres – et non des scientifiques – qui ont été les premiers ambassadeurs de l'œuvre de Freud en France, comme le rappelle en 1981 André Bourguignon, membre de l'équipe de traduction des PUF, dans son avant-propos à la traduction de l'ouvrage de Frank J. Sulloway, *Freud biologiste de l'esprit*, où il revient sur les causes des réticences françaises à la diffusion de l'œuvre freudienne et des « déformations et mutilations » qu'elle a subies :

Les premiers lecteurs français de Freud n'étaient ni médecins ni psychiatres ; ce furent des philosophes, des psychologues ou des littérateurs, des hommes comme Théodule Ribot, Henri Bergson, Romain Rolland. [...] Or ces hommes ont fait une lecture très réductrice de la psychanalyse et n'y ont vu qu'une pure « psychologie des profondeurs », voire une nouvelle et inquiétante anthropologie, située bien loin de la philosophie académique. Ils ne virent pas, ou ne voulurent pas voir, que son auteur se réclamait des

---

<sup>6</sup> Wladimir Granoff, « Freud écrivain : traduire ou standardiser », dans la section « Traduire Freud », *L'Écrit du temps*, Les Éditions de Minuit, n°7, été 1984, p. 17.

<sup>7</sup> On peut citer notamment les ouvrages et essais de Walter Muschg, *Freud écrivain* [1930], traduction et notes de Jacques Schotte, préface de Jacques Sédard, Paris, Hermann, coll. « Psychanalyse », 2012 ; Gunnar Brandell, *Freud enfant de son siècle* [1961], traduit du suédois par Monica Luhan, présenté par Louis Forestier, préface de Maurice Gravier, Paris, Lettres modernes Minard, coll. « Avant-siècle », 1967 ; Patrick J. Mahony, *Freud, l'écrivain* [1982], préface de George H. Pollock, traduction par Kim Tran, Paris, Les Belles Lettres, 1990 ; Mario Lavagetto, *Freud à l'épreuve de la littérature* [1985], Paris, Le Seuil, coll. « Champ freudien », 2002 ; Malcolm Bowie, *Freud, Proust et Lacan. La théorie comme fiction* [1987], préface de l'auteur, traduction de l'anglais par Jean-Michel Rabaté, Paris, Denoël, coll. « L'espace analytique », 1988 ; Paul-Laurent Assoun, *Littérature et psychanalyse. Freud et la création littéraire*, Paris, Ellipses, « Thèmes et études », 1996 ; Max Kohn, *Le Récit dans la psychanalyse* [1998], préface de Robert Samacher, Paris, MJW Fédition, coll. « Culture et langage », 2014 ; ou encore Edmundo Gómez Mango et Jean-Bertrand Pontalis, *Freud avec les écrivains*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 2012.

sciences de la nature, étayait ses conceptions d'arguments rationnels et affichait ses préoccupations biogénétiques dans chacune de ses œuvres<sup>8</sup>.

Le transfert culturel de la psychanalyse en France semble ainsi s'être accompli sur des fondements biaisés – et mitigés : la première médiation de l'œuvre freudienne, en s'effectuant sur un arrière-plan trop exclusivement littéraire, tend à gommer artificiellement et fallacieusement la vocation scientifique et thérapeutique de la psychanalyse. Les termes du débat sur la réception – et la traduction – de la psychanalyse en France sont ainsi posés dans une sorte de réduction aseptisée de l'œuvre freudienne aux conditions du débat intellectuel français, et de « francisation de la psychanalyse », selon un geste de repli et de frilosité qui touche d'ailleurs, dans un contexte troublé, « toute influence germanique, frappant d'interdit Freud aussi bien que Wagner », poursuit André Bourguignon :

Aussi les premiers analystes, pour vaincre cet ostracisme et accorder la psychanalyse au « génie latin », se livrèrent-ils à de dangereuses amputations. Ainsi naquit une « psychanalyse française », désincarnée et déssexualisée, qui, sous l'autorité d'Édouard Pichon [membre fondateur de la Société psychanalytique de Paris], rejeta tout ce qui pouvait rappeler la biologie, l'évolutionnisme et le déterminisme. Et, pour bien marquer leur attachement à la culture française, empreinte de raison et de clarté, les fondateurs parisiens du mouvement psychanalytique offrirent au maître de Vienne la grande édition des œuvres d'Anatole... France<sup>9</sup>.

Les malentendus liés à la première perception française de la discipline analytique tiendraient ainsi au figement de Freud en une figure littéraire, située de manière réductrice dans le sillage de la psychologie (romanesque) à la française.

### ***Les procédés de l'acculturation littéraire de la psychanalyse en France***

La longue introduction, datée de 1920, que signe Édouard Claparède, professeur à l'université de Genève, en marge de la première traduction intégrale de Freud en français, est particulièrement révélatrice de ce constat. S'il compare d'abord l'événement controversé que représente l'invention de la psychanalyse à la « révolution » darwinienne, prophétisant que l'on parlera un jour de « la psychologie d'avant Freud », l'essentiel de son éloge de la psychanalyse repose sur une assimilation de cette nouvelle discipline à des références littéraires<sup>10</sup>. Claparède, voyant poindre un intérêt croissant pour la psychanalyse, que signalent les premières publications d'œuvres analytiques signées par des auteurs français, salue l'initiative d'une traduction française du « premier exposé systématique que Freud ait fait de ses théories, [...] destinées à un public cultivé, mais pas spécialement médical, [et dans lesquelles l']auteur s'est efforcé d'être aussi clair qu'il était possible<sup>11</sup> ». Se livrant à une sorte de défense et illustration de la psychanalyse après le « mouvement général d'ostracisme ou d'indifférence »<sup>12</sup> que Freud a dû affronter, il recourt à une topique souvent utilisée dans les discours préfaciels des traductions françaises – en particulier lorsqu'il s'agit d'introduire un auteur problématique, comme peut l'être un auteur de langue allemande deux ans après la fin de la Première Guerre mondiale, en outre initiateur d'une discipline nouvelle réputée sulfureuse – à savoir la comparaison, voire l'identification de l'auteur avec de grands auteurs français ou étrangers, admis dans le panthéon du lectorat français. Claparède commence ainsi par se placer dans le sillage de Paul Bourget, évoquant son roman *Némésis* (1918) comme

---

<sup>8</sup> Frank J. Sulloway, *Freud biologiste de l'esprit*, traduit de l'américain par Jean Lelaidier, avant-propos du professeur André Bourguignon, Librairie Arthème Fayard, 1981, p. XIII-XV.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. XV.

<sup>10</sup> Réédition de *La Psychanalyse* sous le titre *Cinq leçons sur la psychanalyse*, op. cit., édition de 1926, p. 7.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 16.

l'un des jalons de la réception freudienne en France : c'est, écrit-il, le « littéraire », « fort bon psychologue à ses heures, M. Paul Bourget, qui, en France, [lui] semble avoir le mieux aperçu le génie du novateur viennois<sup>13</sup> ». L'acclimatation du lecteur passe ensuite par le recours pédagogique à des emprunts au champ littéraire français, afin de montrer l'universalité des concepts freudiens ; la notion de refoulement fait ainsi l'objet d'une illustration empruntée aux *Rêveries du promeneur solitaire* – au prix d'un amalgame quelque peu expéditif entre la pensée de Pascal et celle de Rousseau :

Dans sa *Sixième promenade*, Jean-Jacques nous raconte qu'il avait pris l'habitude de faire un détour lorsqu'il approchait d'un certain boulevard. S'étant demandé d'où venait cette habitude « machinale » : « Voilà – répondit-il – ce que j'y découvris en réfléchissant ; car rien de tout cela ne s'était offert jusqu'alors distinctement à ma pensée » : il s'agissait d'éviter un petit mendiant dont le babil était déplaisant. « Nous n'avons guère de mouvement machinal, remarque Rousseau, dont nous ne puissions trouver la cause dans notre cœur ; si nous savions bien l'y chercher. » Mettez « subconscient » à la place de « cœur », et vous avez dans toute sa pureté l'essence même de la doctrine psychanalytique. On voit qu'il n'y a pas là de quoi effrayer les populations ! C'est exactement la même idée qui est exprimée par Pascal dans son fameux aphorisme : « Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point »<sup>14</sup>.

Filant la métaphore rousseauiste – et religieuse, Claparède compare ensuite à ceux de la cure analytique les « bienfaits de la confession (cette psychanalyse avant la lettre) qui, en donnant issue à ces états refoulés, délivre l'âme du poids qui l'oppressait »<sup>15</sup>. Il associe également la notion psychanalytique de « déguisement » aux tropes les plus courants de la rhétorique, tels que le symbole et la métaphore, avant d'en donner un exemple théâtral : « on retrouve ce même symbole de la culpabilité [que chez Ponce Pilate] chez Lady Macbeth qui fait le simulacre de se laver sans cesse une tache de sang imaginaire. Et l'on a décrit des impulsions analogues dans des cas de psychose criminelle<sup>16</sup>. » Au processus inconscient de la « compensation » se voit enfin attribuée une « parenté » avec « le rêve, l'art, le mythe, la légende, la philosophie, la névrose, la folie », articulation qui trouve selon Claparède des précédents à la fois dans l'œuvre de Nietzsche, « qui a si souvent développé des théories toutes freudiennes », et d'Anatole France<sup>17</sup>.

Ce plaidoyer philosophique et littéraire en faveur de la psychanalyse se prolonge dans l'idée que les théories freudiennes initient une nouvelle pratique de l'interprétation des textes, qui prendra le nom de psychocritique : « Freud devient le père d'une critique artistique et littéraire d'un genre tout nouveau, et qui va bien plus profond, dans l'analyse des chefs-d'œuvre, que cela n'avait jamais été le cas jusqu'ici. Le mérite de cette nouvelle forme de critique, c'est d'être essentiellement compréhensive. Le bizarre, l'inédit, prennent un sens à ses yeux », ce qui permet selon Claparède, en reconsidérant le lien déjà établi par la tradition littéraire entre génie et folie, de jeter un regard neuf sur des auteurs aussi importants que Baudelaire, Verlaine, Maeterlinck ou Ibsen, stigmatisés par Max Nordau dans son essai *Dégénérescence* (1892)<sup>18</sup>. De rapprochement en rapprochement, Claparède n'hésite pas à signaler une filiation entre les œuvres de Paul Bourget et le traitement freudien de la névrose, la philosophie de Schopenhauer et la théorie du refoulement, etc., avant de produire cette ultime et surprenante identification de Freud à une certaine pensée chrétienne : le scandale soulevé par la réception de l'œuvre freudienne serait *in fine* de l'ordre du pur malentendu, tant

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 23-24.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 33.

« les moralistes chrétiens ont toujours [avant Freud] rapproché les divers modes de la sensualité, et regardé la sensualité génitale comme le type de toute luxure. Sans s'en douter, Freud ne fait, ici, que répéter saint Augustin<sup>19</sup> ».

On retrouve, pour n'en donner qu'un autre exemple, ce procédé de l'ancrage de l'auteur viennois dans de multiples traditions littéraires en 1991 encore, sous la plume de Roland Jaccard, qui dans sa préface à la traduction de la correspondance de Freud et Stefan Zweig, compare la figure de Freud à celle de Montaigne sur le chapitre du stoïcisme et de la mort volontaire, et rappelle que Zweig avait été l'un des seuls écrivains viennois à « discerner d'emblée le génie de Freud, à le proclamer et à le situer dans la lignée des Proust, James et Lawrence<sup>20</sup> » – autrement dit au confluent des expérimentations romanesques modernes et d'une certaine tradition du roman psychologique, ouverte aux découvertes de la psychologie contemporaine<sup>21</sup> et de la psychanalyse naissante, et encline à traiter, de manière plus ou moins directe, des questions liées à la sexualité.

## Les « intraduisibles » de la psychanalyse, à la lisière de la littérature

Les discours accompagnant les traductions freudiennes creusent aussi le sillon de la dimension poétique de la traduction, et de ses difficultés. Les textes de Freud engageant directement des problématiques littéraires apparaissent, logiquement, comme les plus propices à accueillir une réflexion de nature esthétique quant à la pratique traductive, de la part des traducteurs ou des préfaciers.

### *Des nuances de l'inquiétant*

Le cas le plus célèbre d'« intraduisible » de la psychanalyse est certainement celui du titre de l'essai *Das Unheimliche* (1919), publié pour la première fois en 1933 dans une version française signée par Marie Bonaparte et Mme Édouard Marty, dans le recueil des *Essais de psychanalyse appliquée* chez Gallimard. Freud lui-même, menant dans son texte une étude sémantique comparée des termes proches dans différentes langues européennes, considère qu'il n'y a pas de mot désignant cette nuance particulière de ce qui suscite la peur, l'angoisse, l'effroi ; pour la langue française, en se fondant sur le dictionnaire Sachs-Villatte, Freud propose les équivalents « inquiétant, sinistre, lugubre, mal à son aise ». Les traductrices transposent les connotations contenues dans cet adjectif substantivé, négation de ce qui évoque le foyer, l'intimité, la familiarité, dans la formule devenue célèbre – et presque lexicalisée – de « l'inquiétante étrangeté », en se fondant sur cette définition énoncée par l'auteur dans son essai : « l'inquiétante étrangeté [est] cette sorte de l'effrayant qui se rattache aux choses connues depuis longtemps, et de tout temps familières » („das Unheimliche [ist] jene Art des Schreckhaften, welche auf das Altbekannte, Längstvertraute zurückgeht“) <sup>22</sup>.

Dans cet essai, Freud, prenant la suite de l'article d'Ernst Jentsch *Zur Psychologie des Unheimlichen* (1906), relève l'enjeu esthétique inhérent à la notion d'*Unheimliche*, fréquemment utilisée dans la littérature romantique, en faisant remarquer que les questions

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 38-39.

<sup>20</sup> Sigmund Freud et Stefan Zweig, *Correspondance*, préface de Roland Jaccard, traduit de l'allemand par Gisella Hauer et Didier Plassard, établissement du texte et notes par Hans-Ulrich Lindken, Paris, Payot, coll. « Rivages », 1991, p. 9-10.

<sup>21</sup> Rappelons que le psychologue William James est le frère aîné du romancier Henry James.

<sup>22</sup> *Essais de psychanalyse appliquée* [1933], traduit de l'allemand par Marie Bonaparte et Mme É. Marty, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », rééd. 1952, p. 165-167 ; *Gesammelte Werke*, Band XII. *Werke aus den Jahren 1917-1920* [1947], unter Mitwirkung von Marie Bonaparte, herausgegeben von Anna Freud, Edward Bibring, Willi Hoffer, Ernst Kris, Otto Isakower, Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 2006, p. 231-232.



qu'elle soulève sont alors encore négligées par la critique littéraire. Freud se fonde notamment sur les motifs du double et de l'automate ou de la poupée (qui semblent étrangement doués de vie) tels qu'ils sont abordés dans le conte traditionnellement traduit sous le titre de *L'Homme au sable* d'Hoffmann, qualifié de « maître inégalé » de l'*Unheimliche* en littérature (*Der Sandmann*, 1816, récit tiré des *Contes nocturnes* [*Nachtstücke*], où le terme d'*unheimlich* et ses dérivés font l'objet de plusieurs occurrences). Remarquant que ces motifs introduisent dans le récit une incertitude quant à la réalité ou à la pertinence des perceptions des personnages, Freud mêle analyse littéraire et propos analytique, relatif à la tendance à la régression, ou encore au refoulement d'une angoisse de castration ou d'un désir de retour au ventre maternel. On comprend donc pourquoi, à la lecture de cette étude, la notion d'*Unheimliche* est devenue séminale dans la compréhension des procédés littéraires propres à la création d'ambiances fantastiques (Freud emploie dans son essai l'adjectif *phantastisch* et le substantif *Phantasie*).

Face à la difficulté de traduire cette notion complexe, qui tire sa richesse de son caractère déstabilisant et de son ambiguïté même, les traducteurs, tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, ont tenté de proposer des solutions autres que la formule choisie par Marie Bonaparte : « l'étrange familial », « le non-familier », « le (familier) pas comme chez soi<sup>23</sup> », « l'inquiétant<sup>24</sup> », ou encore « l'inquiétant familial<sup>25</sup> ». De fait, les traducteurs et commentateurs qui succèdent à Marie Bonaparte s'accordent à considérer la formule d'« inquiétante étrangeté » comme une glose plus proche du contenu de l'essai que d'une traduction littérale de son titre, et à juger cette solution très imparfaite, parce qu'inférant l'idée d'étrangeté, qui n'est présente que de manière latente dans le texte de Freud, ou parce qu'omettant la nuance du foyer familial contenue dans le radical *heim* ainsi que l'idée de censure de la négation *un-*, dont Freud fait la marque du refoulement. L'expression s'ancre cependant durablement dans le vocabulaire analytique, certainement en raison de sa force de suggestion ou, selon l'hypothèse de François Stirn, de sa « beauté insolite », et parce que « son impropriété même évoque la difficulté de toute psychanalyse à passer d'une langue à une autre, des libres propos tenus sur le divan, au discours, si proche et si lointain, si familier et si étrange, de l'Inconscient<sup>26</sup> ». Si le modèle de la cure analytique coïncide, selon François Stirn, avec celui de la traduction, au sens où les pierres d'achoppement traductives seraient comparables aux résistances qui se développent au cours de la cure analytique, et si le caractère à la fois familier et étrange de l'inconscient peut rappeler l'hésitation interprétative propre à l'hypothèse fantastique<sup>27</sup>, l'aporie traductive constatée autour de la notion de l'*Unheimliche* n'en demeure pas moins ambiguë : s'agit-il d'une impuissance pure et simple

---

<sup>23</sup> Propositions de Bertrand Féron (la première est une suggestion de François Roustang, « L'étrange familial », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n°14, 1976, p. 85-116), énoncées dans sa note liminaire à cet essai dans le recueil *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 212. Bertrand Féron choisit cependant de conserver l'expression devenue canonique des premières traductrices de l'essai, bien qu'il la juge impropre : « Nous confessons la même impuissance que Marie Bonaparte à trouver un terme français qui serait l'équivalent du terme allemand. Comme nous n'avons rien de meilleur à proposer, nous conservons sa traduction *L'Inquiétante Étrangeté*, qui a au moins le mérite de s'être établie », *ibid.*

<sup>24</sup> *L'Inquiétant*, *Œuvres complètes*, vol. XV, traduction de Janine Altounian, André Bourguignon, Pierre Cotet, Jean Laplanche, François Robert, Paris, PUF, 1996, p. 147-148. Ce choix apparaissait déjà dans le volume d'André Bourguignon, Pierre Cotet, Jean Laplanche et François Robert intitulé *Traduire Freud*, Paris, PUF, 1989, qui récapitule les choix de l'équipe de traduction des *Œuvres complètes* de Freud.

<sup>25</sup> *L'Inquiétant Familier*, suivi du *Marchand de sable* d'E. T. A. Hoffmann, traduction de l'allemand par Olivier Mannoni, préface de Simone Korff-Sausse, Paris, Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2011.

<sup>26</sup> François Stirn, auteur d'un ouvrage de commentaire reprenant la traduction de Marie Bonaparte et Mme Marty sous le titre *L'Inquiétante Étrangeté*, après avoir proposé quant à lui la traduction d'*Unheimliche* par « les démons familiaux », Paris, Hatier, coll. « Profil philosophie », 1987, p. 3-4.

<sup>27</sup> Cf. les approches définitionnelles progressives du fantastique de Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Le Seuil, coll. « Essais », 1970, p. 29 et 37-39 notamment.

de la traduction à rendre compte de certains termes, qui signifierait une part d'irréductible opacité des langues entre elles, ou d'une forme de réticence de la traduction face à l'expression d'une altérité culturelle elle-même inquiétante ? La question mérite d'être posée au regard du constat d'échec du traducteur Bertrand Féron, qui nous rappelle la frontière tenue entre pensée de la spécificité des langues et stéréotypes nationaux<sup>28</sup> : « l'idée même de cet essai ainsi que sa problématique spécifique n'auraient sans doute jamais pu germer dans la tête d'un non-germanophone, tant la matière elle-même se trouve ici éminemment déterminée par un signifiant. La traduction ne pourra donc qu'y introduire, de l'extérieur<sup>29</sup> ». Il n'en est pas moins que le terme d'*Unheimliche*, traduit ou non, s'est durablement imposé dans le vocabulaire critique associé à la littérature fantastique.

### *Fantaisie ou fantasme ?*

Cette réflexion à mi-chemin entre psychanalyse et littérature se prolonge dans les difficultés évoquées par les traducteurs face à un autre texte initialement publié en français dans le recueil des *Essais de psychanalyse appliquée* (Gallimard, 1933), *Der Dichter und das Phantasieren* (1908). Alors que Marie Bonaparte, s'inspirant encore une fois du contenu de l'article, avait traduit cet essai sous le titre non littéral *La Création littéraire et le rêve éveillé*, Bertrand Féron, après avoir évacué l'hypothèse d'une « traduction littérale au point de ne plus prendre le risque de traduire[ , qui] serait “Le poète et le fantasmer” », propose quant à lui le titre *Le Créateur littéraire et la fantaisie*, là où Marie Bonaparte avait contribué à imposer la traduction de *Phantasie* par « fantasme », par dérivation du grec *phantasma*, « apparition »<sup>30</sup>. Bertrand Féron justifie sa traduction de *Phantasieren* par un refus de rendre moins accessible un texte « d'abord [...] destiné à un public littéraire » en recourant à l'usage, moins courant en français qu'en allemand, d'un verbe substantivé ; à la traduction de ce terme par « création (ou production) de fantasmes », Bertrand Féron indique avoir préféré celle de « fantaisie », « dans le souci d'éviter le recours à des termes réputés techniques et porteurs de l'“estampille” psychanalytique, dans l'intention aussi de réhabiliter [...] le vieux mot de “fantaisie”. La fantaisie, ou la “folle du logis”<sup>31</sup> ». En faisant référence à cette dernière expression presque proverbiale, que Voltaire, à l'entrée « Apparition » de son *Dictionnaire philosophique*, assigne fautiveusement à Malebranche<sup>32</sup>, le traducteur préfère donc explicitement le clin d'œil philosophico-littéraire au risque du jargon psychanalytique. Les traducteurs du même essai dans les *Œuvres complètes* des PUF produisent un raisonnement comparable en traduisant ce titre par *Le Poète et l'activité de fantaisie*<sup>33</sup> ; dès la parution du volume *Traduire*

---

<sup>28</sup> François Stirn rappelle sur un mode dubitatif cette lecture déjà ancienne de l'intraduisibilité supposée de l'adjectif *unheimlich* : « Faut-il [...] soupçonner, comme Hélène Cixous, dans le titre français [de *L'Inquiétante Étrangeté*], une “façon de défense”, voire de refoulement d'un “type d'effroi” trop menaçant, et l'associer à “la pensée française”, éprise, depuis au moins Descartes, d'une conscience transparente à elle-même, et alors, toujours quelque peu réfractaire au genre fantastique, et au romantisme allemand ? », *L'Inquiétante Étrangeté*, *op. cit.*, p. 4. Voir Hélène Cixous, « La fiction et ses fantômes. Une lecture de l'*Unheimliche* de Freud », *Poétique*, n°10, 1972, p. 199-216.

<sup>29</sup> *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, *op. cit.*, p. 212. Voir, sur le lien indissoluble entre la fondation de la pensée analytique et la langue allemande, l'ouvrage de Janine Altounian, *L'Écriture de Freud. Traversée traumatique et traduction*, Paris, PUF, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 2003.

<sup>30</sup> Élisabeth Roudinesco et Michel Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse* [1997], Paris, Le Livre de poche, coll. « La Pochothèque », 2011, p. 432.

<sup>31</sup> *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, *op. cit.*, p. 32. Bertrand Féron précise également : « Pour signaler cependant, à défaut d'autres moyens, la différence entre *die Phantasie* et *das Phantasieren*, nous traduisons le premier par *la fantaisie*, le second par *la fantaisie* suivi d'un astérisque ».

<sup>32</sup> Voir Nicolas Malebranche, *Œuvres*, t. II, édition de Geneviève Rodis-Lewis, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, p. 1225.

<sup>33</sup> *Œuvres complètes*, vol. VIII, traduction de Pierre Cotet et Marie-Thérèse Schmidt avec la collaboration de Pascale Lainé, Paris, PUF, 2007.

Freud en effet, l'équipe des PUF se réfère aux analyses de Jean-Luc Nancy et de Philippe Lacoue-Labarthe sur le romantisme allemand<sup>34</sup> pour justifier la traduction systématique dans les *Œuvres complètes* de *Phantasie* par « fantaisie », en raison des connotations d'image trompeuse, de fantasmagorie, d'hallucination, voire de fantôme contenues dans le terme « fantasme », et « dans le souci de rendre la langue de Freud à son caractère plus quotidien<sup>35</sup> ».

Le terme de « fantaisie » est de même choisi pour des raisons littéraires dans la traduction de l'essai – qui initie en quelque sorte le courant de la psychocritique – *Le Délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen (Der Wahn und die Traüme in W. Jensens „Gradiva“*, 1907) parue chez Gallimard en 1986, où il est employé à la fois dans sa signification de faculté ou de production de l'imagination (*Phantasie*) et dans son acception esthétique et générique d'œuvre de forme libre, pour désigner le récit de Wilhelm Jensen dont traite l'essai freudien, *Gradiva. Fantaisie pompéienne (Ein pompejanisches Phantasiestück*, 1903). Selon Cornélius Heim, qui signe la note liminaire de la traduction, c'est pour mieux rendre compte de l'étude menée par Freud sur les ressorts psychanalytiques de la création artistique que le terme de fantaisie, qui fait aussi écho à un genre musical en vogue dans le romantisme allemand, d'inspiration hoffmannienne, a été préféré, aux côtés d'« imagination », à son rival « fantasme », « qui désigne en psychanalyse une formation imaginaire spécifique plutôt que l'activité imaginative »<sup>36</sup>. Dans un mouvement de retour vers la littérarité du texte autant que vers les affinités littéraires de la démarche freudienne, les termes à coloration littéraire se voient ainsi célébrés par certains médiateurs de l'œuvre de Freud pour leur plasticité plus grande et leur champ sémantique souvent plus large que les concepts du vocabulaire psychanalytique ancrés pourtant depuis longtemps dans les usages traductifs<sup>37</sup>.

### **Mots d'esprit et esprit des peuples**

La notion de *Witz*, que Freud met à l'honneur dans son ouvrage *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten* (1905), est le troisième terme à susciter une réflexion littéraire significative chez les traducteurs de Freud. Traduit par « mot d'esprit » ou par « esprit » par

---

<sup>34</sup> *L'Absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, textes choisis, présentés et traduits par Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy avec la collaboration d'Anne-Marie Lang, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique », 1978.

<sup>35</sup> *Traduire Freud, op. cit.*, p. 104-106. L'équipe des PUF ajoute ces précisions : « Pour la même raison, nous traduisons *phantasieren* par “fantasier” (attesté par Littré). En ce qui concerne la forme substantivée *das Phantasieren* (où “le fantasier” serait trop jargonant), nous traduisons comme *Phantasietätigkeit* : “activité de (la) fantaisie”. »

<sup>36</sup> *Le Délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, traduit de l'allemand par Paule Arhex et Rose-Marie Zeitlin, précédé de Wilhelm Jensen, *Gradiva. Fantaisie pompéienne*, traduit de l'allemand par Jean Bellemin-Noël (Paris, PUF, 1983), préface de Jean-Bertrand Pontalis, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1986, p. 27. Le choix de traduire *Phantasie* par « fantasme » est aussi celui de l'édition des PUF : *Le Délire et les rêves dans la « Gradiva » de W. Jensen. Trois lettres de Jensen à Freud, Œuvres complètes*, vol. VIII, traduction de Janine Altounian, Pierre Haller, Daniel Hartmann, Christophe Jouanlanne, *op. cit.* Les deux autres traductions du même texte privilégient le terme « fantasme » (*Délire et rêves dans un ouvrage littéraire : La « Gradiva » de Jensen*, traduit par Marie Bonaparte, précédé du texte traduit par E. Zak et G. Sadoul, Paris, Gallimard, 1931) ou ceux de « fantasme » et de « production imaginaire » (*Le Délire et les rêves dans la Gradiva de Jensen*, traduit de l'allemand par Dominique Tassel, présentation et notes par Henri Rey-Flaud, Paris, Points, coll. « Essais », 2013). Sur les difficultés de la traduction du terme *Phantasie*, voir également l'étude de Jean-Pierre Lefebvre, « De la production imaginaire au fantasme. Côte à côte *Phantasie* », dans la section « Traduire Freud », coordination et rédaction d'Emmanuèle Sandron, *TransLittérature*, n°45, été 2013, p. 55-58.

<sup>37</sup> Jean-Pierre Lefebvre réfute quant à lui la traduction de *Phantasie* par « fantasme » autant que par « fantaisie », en indiquant que Freud entend par ce terme toute « production imaginaire », sans caractère forcément sexuel, « Freud, les mots pour le dire. Entretien avec Jean-Pierre Lefebvre », *ibid.*, p. 59-60.



Marie Bonaparte en 1930<sup>38</sup> et alternativement par « mot d'esprit », « esprit » ou « histoire drôle » dans la retraduction signée par Denis Messier en 1988 chez Gallimard<sup>39</sup>, il est rendu exclusivement par « trait d'esprit », conformément à la suggestion de Lacan<sup>40</sup>, par l'équipe des PUF, qui juge la traduction par « mot d'esprit » incorrecte<sup>41</sup>. Dans sa préface à la version de Denis Messier, Jean-Claude Lavie reconnaît l'imperfection de la traduction par « mot d'esprit » pour rendre compte d'un terme qui désigne « autant le mot d'esprit que la capacité d'en faire [...], une faculté langagière bien particulière en ce que son objet triomphe des entraves habituelles de l'expression », en précisant que

Certains auteurs allaient jusqu'à y voir une forme de création littéraire, particularisée par le morcellement et la recombinaison d'éléments verbaux aboutissant à des formes originales d'ordre poétique. [...] D'autres auteurs mettaient l'accent sur la nature d'acte socialisé du *Witz*, aux effets spécifiques d'emprise sur le lecteur, car le mode d'expression « *witzig* » est surtout reconnu et apprécié, là, dans l'expression écrite<sup>42</sup>.

La traduction des traits d'esprit évoqués dans l'essai pose donc un véritable défi au traducteur, qui mobilise sa propre virtuosité poétique – et son sens de l'humour – pour trouver des équivalents français au texte original : « La fidélité à l'esprit du *Mot d'esprit* doit passer, là, par une fidélité impossible à sa lettre », écrit encore Jean-Claude Lavie<sup>43</sup>. Pour n'en donner qu'un exemple, Denis Messier est le seul à proposer une traduction de l'expression de Heine *Millionarr*, mot-valise qui procède par l'amalgame des mots *Millionär* et *Narr* (« millionnaire » et « fou »), cité par Freud comme un exemple de *Witz*, sous la forme de « ploutocrétin »<sup>44</sup>. C'est encore une fois en référence à *L'Absolu littéraire* de Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy que Jean-Bertrand Pontalis revient dans sa note liminaire à la traduction de Denis Messier sur le caractère intraduisible autant que proprement littéraire du *Witz*, qui désigne, dans le cercle des romantiques d'Iéna, « un type d'esprit "ou peut-être l'esprit type, celui qui saisit d'un coup d'œil, et à la vitesse de l'éclair [...] les relations nouvelles, inédites, bref créatrices qu'il est capable de mettre au jour" » :

Le *Witz* a donc partie liée avec le fragment, la trouvaille, la surprise (y compris pour son auteur : un bon *Witz* freudien surprend aussi celui qui l'énonce). Il [...] échappe à la liaison discursive au bénéfice d'autres liens déconcertants : il met en rapport des choses qui ne sont pas faites pour aller ensemble, il les condense, il les combine, ou mieux il les

---

<sup>38</sup> *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, traduit de l'allemand par Marie Bonaparte et le Dr Marcel Nathan, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1930.

<sup>39</sup> *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, traduit de l'allemand par Denis Messier, préface de Jean-Claude Lavie, Paris, Gallimard, coll. « Connaissances de l'inconscient », 1988 ; voir notamment la notice terminologique p. 423.

<sup>40</sup> C'est ce qu'explique Jean-Bertrand Pontalis dans sa note liminaire à la version de Denis Messier chez Gallimard : « Lacan proposait de traduire *Witz* par "trait d'esprit" (cf. *Écrits*, op. cit., p. 552). Ce choix a le mérite de souligner la trouvaille, la fulgurance de l'éclair (*Blitz-Witz*, l'assonance n'a pas manqué d'être exploitée), voire l'invention d'un "signifiant" ; il rend sensible ce qui est inscrit dans le titre même de l'ouvrage de Freud, à savoir la relation du *Witz*, ce lapsus réussi, à l'inconscient », *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, op. cit., p. 34.

<sup>41</sup> *Le Trait d'esprit et sa relation à l'inconscient*, *Œuvres complètes*, vol. VII, traduction de Janine Altounian, Pascale Haller, Christophe Jouanlanne, Françoise Kahn, René Lainé, Alain Rauzy, François Robert, Paris, PUF, 2014.

<sup>42</sup> *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, op. cit., p. 13.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 63. À titre de comparaison, Marie Bonaparte se contente d'expliquer le jeu de mots en indiquant qu'il s'agit d'une « contraction transparente » des mots *Millionär* et *Narr*, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, op. cit., p. 24 ; et l'équipe des *Œuvres complètes* ne traduit pas davantage, en laissant le terme *Millionarr* dans la version française, *Le Trait d'esprit et sa relation à l'inconscient*, op. cit., p. 29.

*marie*, le plus souvent dans une « mésalliance » (d'où le goût de Freud pour les histoires de marieurs).

Le *Witz* n'est donc pas tout à fait l'*esprit* français tel qu'a pu l'illustrer notre XVIII<sup>e</sup> siècle : il n'est pas un jeu de « salon », il ne consiste pas nécessairement en un art de la pointe. Aussi bien trouvera-t-on cités dans l'ouvrage que Freud lui consacre des bons mots, certes, mais aussi ce que nous appellerions des histoires drôles, des calembours, des plaisanteries qui ne brillent pas toujours par leur finesse<sup>45</sup>.

Ces quelques remarques sur le caractère discrètement littéraire du *Witz* selon Freud semblent rejoindre la réflexion séculaire sur les stéréotypes associés à l'esprit des peuples : si le *Witz* ne correspond pas aux critères du « bel esprit » des salons mondains des Lumières à la française, faut-il y voir une manifestation d'un esprit typiquement germanique, ou typiquement romantique<sup>46</sup> ? Le *Witz* dans l'œuvre de Freud, selon Jean-Bertrand Pontalis, se définirait à la fois comme une tournure d'esprit particulière, une forme d'humour, et une capacité créatrice à produire des analogies implicites, souvent (plaisamment) discordantes ; sous la plume du critique, le trope analytique de la condensation se rapproche ainsi du trope rhétorique de la métaphore<sup>47</sup>. Sans être réductible à celle du *conchetto* italien, la pratique du *Witz* engage par ailleurs une réflexion générique sur la forme brève – proche de la maxime, du fragment ou du micro-récit.

## Comment traduire le style de Freud ?

### *Liberté et variété du style freudien*

Les discours préfaciels des traductions françaises de Freud entérinent plus largement les éléments du débat sur sa stature d'écrivain, en particulier autour de l'appréciation des qualités esthétiques de sa prose. Se dégagent deux tendances antagonistes entre les traducteurs qui mettent au premier plan un idéal de clarté toute classique dans la restitution du propos freudien, et ceux qui privilégient l'impératif de littéralité, afin de rendre compte des spécificités et des aspérités de l'écriture du fondateur de la psychanalyse. Les traductions les plus anciennes ont tendance à privilégier l'harmonie du français ; Édouard Claparède, en marge de la première traduction d'un ouvrage intégral de Freud précédemment évoquée, avoue ainsi être revenu sur le travail du traducteur : « De crainte, sans doute, de trahir la pensée de l'auteur, le texte de M. Le Lay est très littéral. Souvent l'était-il trop. J'ai donc pris la liberté, à la fois à l'égard de l'auteur et du traducteur, de substituer, par-ci par-là, au manuscrit de celui-ci, une rédaction plus libre qui, j'en suis certain, n'aura nui en rien à la fidélité de la traduction »<sup>48</sup>. Dans la préface à sa traduction de l'étude *L'Homme aux rats*, Elza

<sup>45</sup> *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, op. cit., p. 33-34.

<sup>46</sup> Marc de Launay, soulignant les malentendus véhiculés par la traduction de Marie Bonaparte, indique que cette « première traduction adopte des mœurs traductives tout à fait conformes à une tradition française, pourtant déjà dénoncées par Madame de Staël au début du XIX<sup>e</sup> siècle, puisque la tendance d'une telle pratique fait de tout discours étranger un texte conforme aux canons d'un classicisme daté où règne [...] la haute valeur accordée au fait d'"avoir de l'esprit" » ; or, poursuit Marc de Launay, cette « tradition entre en conflit avec la réaction des "romantiques" allemands, [...] résistant politiquement à l'expansion française quand la raison prétendue universelle s'installait chez eux à la pointe des baïonnettes napoléoniennes. Ils furent les premiers à développer une conception philosophique et esthétique du *Witz* qui n'est plus alors ce qu'on attend d'esprits de qualité fréquentant des salons, mais bien une faculté propre de l'esprit en général en même temps qu'une sorte de genre dont les produits ou les manifestations consistent à forger des rapports neufs au sein du flux chaotique de l'hétérogène qui nous affecte », dans « L'esprit de la littéralité de "l'esprit" », *TransLittérature*, op. cit., p. 67.

<sup>47</sup> Cf. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient, ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, op. cit., p. 493-528.

<sup>48</sup> Réédition de *La Psychanalyse* sous le titre *Cinq leçons sur la psychanalyse*, op. cit., édition de 1926, p. 45.

Ribeiro Hawelka justifie l'équilibre choisi pour sa version d'une manière ambivalente, qui entérine la position ambiguë de Freud entre écriture scientifique et philosophique ou littéraire : « Alors que dans une traduction littéraire on s'efforcera de ne pas laisser transparaître la langue de départ, nous avons tenu, au contraire, à laisser percer ça et là quelques tournures pittoresques de l'allemand ». La traductrice étaye sa position en citant les propos d'Ernest Jones, auteur de la biographie *The Life and Work of Sigmund Freud*, qui reconduit sans barrière aucune l'opposition imagologique entre légèreté de la « prose autrichienne » et pesanteur allemande : « Freud montrait une préférence marquée pour ce qu'il appelait la *Geschmeidigkeit* ("souplesse") de la manière décrire des auteurs autrichiens, si différente du lourd allemand des écrivains plus septentrionaux », en soulignant également que « Freud n'était pas un écrivain minutieux à l'excès. Parfois, quand on l'interrogeait sur une tournure ambiguë, il s'accusait en souriant de *Schlamperei* ("négligence")<sup>49</sup> ». La traductrice déplore ainsi l'incapacité supposée de la traduction à restituer toutes les nuances de cette prose savoureuse : « Nous regrettons de devoir parfois, par un souci de clarté, frustrer certains lecteurs francophones de la primeur de ces *Schlampereien*<sup>50</sup>. »

Les discours liminaires des traductions des lettres de Freud sont particulièrement riches en réflexions sur les nuances de son style. Les traductrices de la correspondance de Freud avec le psychiatre et phénoménologue Ludwig Binswanger écrivent ainsi avoir souhaité respecter le style des deux épistoliers, parfois « maladroit et abrupt » dans les lettres originales<sup>51</sup>. Le traducteur des lettres de Freud à sa famille de Manchester souligne combien il a été « frappé par la qualité de la prose anglaise de Freud », et que « la liberté de maniement de la langue par Freud a bien souvent une dimension incontestablement poétique », qu'il juge intraduisible<sup>52</sup>. Le groupe du Coq-Héron, qui publie la traduction de la correspondance de Freud avec son confrère Sándor Ferenczi, souligne quant à lui la nécessité de préserver pour chacun des épistoliers une « unité de style » qui rende compte de la timidité de Ferenczi, écrivant dans une langue seconde, face à Freud, qui use dans cette correspondance d'une langue particulièrement virtuose et travaillée, ponctuée de jeux de mots maniant yiddish et dialecte viennois, avant de réitérer un constat sur les limites de la traduction : « rien ne saurait rendre la saveur de l'original...<sup>53</sup> ».

Bien que l'équipe des PUF entende adopter, pour chaque terme employé par Freud, un équivalent exclusif de tout autre (*Entfremdung* est ainsi systématiquement traduit par « étrangement » et jamais par « aliénation » ou « détachement » ; *Sehnsucht* par « désirance » et non plus par « nostalgie » ou « aspiration » ; *Wunsch* par « souhait », « désir » étant réservé à *Begierde*, etc.<sup>54</sup>) – parti pris traductif qui a souvent pour effet, précisément, de systématiser les textes, cette équipe a pourtant beaucoup œuvré pour la reconnaissance de la variété du

---

<sup>49</sup> *L'Homme aux rats. Journal d'une analyse*, texte allemand reproduit et établi, introduction, traduction, notes et commentaires par Elza Ribeiro Hawelka avec la collaboration de P. Hawelka, Paris, PUF, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1974, p. 25-26.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>51</sup> Sigmund Freud, Ludwig Binswanger, *Correspondance 1908-1938*, édité et introduit par Gerhard Fichtner, traduit de l'allemand par Ruth Menahem et Marianne Strauss, préfacé par Jean Gilibert, Paris, Calmann-Lévy, 1995.

<sup>52</sup> *Lettres de famille de Sigmund Freud et des Freud de Manchester 1911-1938*, recueil de lettres présenté et traduit de l'anglais par Claude Vincent, Paris, PUF, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1996, p. X-XIII.

<sup>53</sup> Sigmund Freud, Sándor Ferenczi, *Correspondance 1908-1914*, édité par les soins d'Eva Brabant, Ernst Falzeder et Patrizia Giampieri-Deutsch sous la direction d'André Haynal, transcrit par Ingeborg Meyer-Palmedo, traduit de l'allemand par le groupe du Coq-Héron, composé de Suzanne Achache-Wiznitzer, Judith Dupont, Suzanne Hommel, Christine Knoll-Froissart, Pierre Sabourin, Françoise Samson, Pierre Thèves, Bernard This, Paris, Calmann-Lévy, 1992, p. XIII-XIV.

<sup>54</sup> Voir *Traduire Freud, op. cit.*

talent d'écrivain de Freud et de la malléabilité de son style, dont elle souligne l'« extrême richesse » :

immédiateté d'une langue sans afféterie, rigueur démonstrative, éloquence, aisance, force dramatique, adéquation de l'expression à la pensée, densité, lyrisme (affleurant dans les élans d'enthousiasme pour la psychanalyse comme dans l'amertume née de l'incompréhension ou de l'injustice), plasticité, variété ; la plasticité concerne à la fois les « tableaux de genre » émaillant les textes les plus austères, les évocations à la Keller ou à la Conrad-Ferdinand Meyer de personnages, de situations et de paysages, la présentation des réalités de l'âme, qui se concrétisent et se mettent en mouvement avec un dynamisme tenant parfois de l'univers filmique ; la variété concerne tous les degrés d'une vaste échelle allant de la liberté de ton, voire du relâchement du causeur ou de l'improvisateur à la solennité du législateur qui pèse chaque mot et confère à une pensée élaborée dans ses moindres inflexions le prestige d'une sorte de poésie gnomique<sup>55</sup>.

Cet éloge se prolonge dans l'énoncé spectaculaire de sa maîtrise de styles et de genres littéraires divers, intégrés à la prose de ses écrits analytiques et de son abondante correspondance :

Freud est le philosophe et le didacticien de la *Métapsychologie*, – le dialecticien de la *Psychologie des masses*, – le conférencier réel ou imaginaire des *Leçons* et des *Nouvelles leçons*, – l'essayiste élargissant l'essai sur Léonard de Vinci jusqu'à la monographie, – l'orateur des *Actuelles sur la guerre et la mort*, – le débatteur qui interpelle ses lecteurs comme ses adversaires et retrouve le mouvement d'une réunion publique dans certains passages de *Totem et tabou* ou de *l'Analyse d'une hystérie*, – le polémiste des *Contributions à l'histoire du mouvement psychanalytique*, – le procureur qui règle ses comptes avec Adler, Janet, Jung..., – le panégyriste de Charcot, – le biographe ou l'exégète de Moïse, – le mémorialiste de lui-même (*Autoprésentation*), – le préfacier d'au moins quinze œuvres de confrères, – le linguiste de *L'Inquiétant*, – le poète des heures de grâce offertes par la nature (*Passagèreté*), le roman (*Gradiva*) ou la comédie shakespearienne (*Le Motif du choix des coffrets*), – le chroniqueur de ses propres rêves ou de ses méprises, enclin à l'aveu et à la confiance, – le dialoguiste sachant faire parler aussi bien le « petit Hans » que le docte « interlocuteur impartial » de l'« Analyse profane », – le conteur des *Souvenirs-couverture*, – le feuilletoniste de la Vienne bourgeoise, avec ses rues, ses demeures, ses escaliers, ses alcôves..., – le miniaturiste décrivant le « bloc magique » comme pour un catalogue de raretés, – l'humoriste qui est porté aux traits d'esprit et analyse ceux des autres, exerce sa verve sur lui-même ou sa fiancée et imagine dans *Une difficulté de la psychanalyse* la Psychanalyse admonestant le moi, – le maître de l'aphorisme, de toutes les formes d'images, de comparaisons ou métaphores, du parallèle, de la citation (qu'il exploite) et de l'exergue (qu'il s'approprie). [...] Si Freud a « du style », il n'a pas UN style. Peut-être a-t-il tous les styles. C'est pourquoi il peut se réclamer de Lessing, tandis que Walter Jens le compare à Kassner et à Kraus, Thomas Mann à Schopenhauer, Stefan Zweig à Stendhal et que nous-mêmes – témoignage d'artisans après celui des hommes de lettres – avons parfois retrouvé en le traduisant la ferveur logicienne et l'élégance toute janséniste des écrits esthétiques de Schiller<sup>56</sup>.

On pourrait ajouter à cette liste l'art du récit et du portrait, car si, comme l'indique Pierre Cotet, Freud « déplore de n'être ni poète, ni dramaturge », il « aurait souhaité [devenir romancier], afin de laisser à la postérité ce que ses patients lui ont raconté. Il sait, par ailleurs, que ses histoires de malades se lisent comme des nouvelles, il sait qu'en assurant la survie de Dora, du petit Hans, de l'Homme aux loups, du président Schreber, il enrichit la famille de la comédie humaine à l'égal des plus grands auteurs

---

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 23-24.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 24-25.



épiques<sup>57</sup> ». Derrière la vocation didactique de l'œuvre et les multiples masques que revêt l'écriture, la figure de l'écrivain qu'est Freud semble cependant toujours insaisissable :

Artiste ou savant ? Il répond dans une lettre à Lou Andreas Salomé : « En dépit de toutes les phrases, je ne suis pas artiste. » Il n'est même pas rare qu'il ait pour seul objectif de se faire comprendre et dédaigne toute recherche formelle. [...].

D'un côté, donc, un écrivain en puissance, qui est souvent un écrivain puissant, mais ne met pas ses merveilleuses qualités littéraires au service de la littérature. De l'autre, un chercheur, un explorateur de l'âme, qui connaît l'écrivain qui est en lui, qui ne l'étouffe pas, le mobilise au besoin, mais le maintient sous la dépendance de la pensée. [...] S'il admirait tant Lessing, c'était en particulier pour avoir su « soumettre son art à sa pensée »<sup>58</sup>.

Il est difficile d'interpréter les dénégations de l'auteur quant à son talent d'écrivain, si l'on en croit Pierre Cotet qui nous présente un Freud mettant ses talents de plume exclusivement au service de la démarche analytique. La rivalité supposée entre quête esthétique et posture scientifique est résorbée sous la plume du traducteur par l'intervention d'une figure médiane et englobante, celle du penseur. Fermement opposé aux options traductives des PUF, Olivier Mannoni, auteur depuis 2009 de plusieurs traductions inédites de Freud, essentiellement pour les éditions Payot, privilégie quant à lui explicitement la figure de l'homme de lettres sur celle du scientifique :

Freud est un philosophe qui utilise certes pour son travail des techniques de description médicale, mais aussi [...] des techniques littéraires et rhétoriques. [...] Freud est un homme de plume, pas un clinicien. Ce n'est pas un hasard si l'on fait désormais appel à des traducteurs littéraires, et non à des techniciens pratiquant la traduction, pour apporter au public des traductions qui [...] rendent mieux justice à cette œuvre majeure de la philosophie du XX<sup>e</sup> siècle<sup>59</sup>.

Dans ce chœur apparemment unanime où les traducteurs, même les plus antagonistes dans leurs conceptions traductives, célèbrent depuis le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle la stature d'écrivain de Freud, Jean-Pierre Lefebvre, coordinateur depuis 2010 de la collection qui lui est consacrée aux éditions du Seuil, loue davantage le talent pédagogique de Freud, soucieux de « rendre possible un bénéfice pour l'humanité, lié aux pratiques qu'il invente », et de diffuser la discipline analytique auprès du « plus grand nombre, comme le poète Heinrich Heine » :

je le considère d'abord comme un scientifique, avec des bouffées d'ambitions poétiques réprimées. Il y a chez lui une culture poétique et littéraire très développée, très courante à l'époque, et une espèce de sentiment de confraternité avec toute une série d'écrivains et d'artistes à qui il reconnaît un certain savoir inconscient, un certain nombre de choses que la pratique de l'analyse lui a rendues conscientes. Contrairement à ce qu'on dit, je pense

---

<sup>57</sup> « La nouvelle traduction des *Œuvres complètes* de Freud aux Presses universitaires de France », par Jean Laplanche et Pierre Cotet, dans le cadre de la journée « Traduire Freud : la langue, le style, la pensée », *Cinquièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1988)*, Arles, Actes Sud, 1989, p. 81. Voir à ce sujet l'étude-préface de Paul-Laurent Assoun, intitulée *Freud, romancier du symptôme*, dans Harry Stroeken, *En analyse avec Freud*, traduit du néerlandais par Paul-Laurent Assoun, suivi de *Freud et la Hollande* par Paul-Laurent Assoun, Paris, Payot, 1987.

<sup>58</sup> « La nouvelle traduction des *Œuvres complètes* de Freud aux Presses universitaires de France », *Cinquièmes assises de la traduction littéraire*, *op. cit.*, p. 81.

<sup>59</sup> « D'une plume vive et claire. Entretien avec Olivier Mannoni », *TransLittérature*, *op. cit.*, p. 54.

que ce n'est pas un grand écrivain au sens littéraire du terme. C'est un grand prosateur scientifique<sup>60</sup>.

Dans tous les cas, la richesse de la réflexion sur la valeur littéraire des textes de Freud chez les traducteurs ne peut manquer d'affecter leur manière de concevoir l'art de la traduction, face à une œuvre qu'ils considèrent en équilibre entre une vocation scientifique et des tendances littéraires qui se révéleraient presque à l'insu de son auteur.

### ***Controverses autour des potentialités stylistiques de la traduction***

Les polémiques qui ont accompagné la publication progressive, à partir de 1988, de la première traduction intégrale des *Œuvres* de Freud aux PUF ont contribué à nourrir encore le débat sur la capacité ou l'incapacité de la langue de la traduction à se faire le reflet du style du texte original. Fondée sur l'usage d'une terminologie totalement unifiée d'un texte à l'autre, cette édition, écrivent les responsables dans *Traduire Freud*, se distingue « de toutes les traductions françaises antérieures ou présentes, dont l'ensemble constitue un véritable patchwork, le style de chaque traducteur gardant sa prééminence par rapport au style freudien »<sup>61</sup>. La démarche traductive des *Œuvres complètes* affiche par ailleurs sa radicalité :

Notre traduction ne renonce [...] pas à être littéraire, mais subordonne toute autre ambition à celle de rendre la pensée de Freud jusque, comme disait Rilke, dans la « résonance de chaque résonance », et de rendre le style de Freud jusque dans le refus du style. [...] Comment distinguerait-on forme et fond s'agissant d'une œuvre qui tend à prouver que corps et âme ne peuvent être dissociés [ ? ] [...] Notre religion est simple : la fidélité totale. Notre credo est contraignant : le texte, tout le texte, rien que le texte<sup>62</sup>.

L'équipe des PUF se réclame de l'influence d'Antoine Berman et de son ouvrage *L'Épreuve de l'étranger*, au nom du refus de l'ethnocentrisme, et de l'idée qu'une traduction doit faire sentir l'étrangeté du texte original<sup>63</sup>. Ce postulat conduit les traducteurs des PUF, qui se définissent comme des « freudologues », à considérer l'usage de l'allemand par Freud comme « une langue spécifique, un véritable idiome, un allemand freudien, [qu'ils s'efforcent] de rendre en un français freudien »<sup>64</sup>. Antoine Berman salue certes la capacité de cette traduction à ne pas « médicaliser » et « psychiatriser » artificiellement les textes freudiens, comme tendaient à le faire les versions de Marie Bonaparte, et à ne pas user de ce « modèle de prose sur lequel travaillait Marie Bonaparte, la prose scientifico-élégante à la française, qui a des siècles derrière elle », et qui, poursuit-il, « entraîne la non-systématicité terminologique, entraîne l'infidélité, et tout ce qu'on sait » – faux sens et contresens de traduction<sup>65</sup>. Mais après avoir redéfini en creux les exigences de la littérature scientifique, Berman émet cependant quelques réserves implicites face aux résultats obtenus par les traductions des PUF (des versions qu'il qualifie d'« hétéronomes »), et produit une réflexion qui concerne plus largement la fécondation créatrice de la langue d'arrivée par la pratique de la traduction :

est-il possible de créer en quelque sorte une prose freudienne française qui soit ancrée quelque part ? Elle ne peut être ancrée simplement dans la prose allemande, parce que la transcription de la prose allemande ne crée pas une prose française. Elle crée tout simplement – ou elle le risque – une prose française germanisée. Donc il faut

---

<sup>60</sup> « Freud, les mots pour le dire. Entretien avec Jean-Pierre Lefebvre », *ibid.*, p. 64-65.

<sup>61</sup> *Traduire Freud*, *op. cit.*, p. 69.

<sup>62</sup> « La nouvelle traduction des *Œuvres complètes* de Freud aux Presses universitaires de France », *Cinquièmes assises de la traduction littéraire*, *op. cit.*, p. 82.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 88-89.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>65</sup> « Table ronde », *ibid.*, p. 115 et 121.

qu'intervienne un travail sur la prose française même, à partir de ce qu'on pourrait appeler [...] la prose fondamentale du français. [...]. Cette prose fondamentale permet l'écriture, aussi bien scientifique que littéraire ou philosophique. Elle permet d'écrire des lettres d'amour comme des rapports de conseil d'administration. C'est un tissu général, on peut puiser dans ce fonds pour n'importe quelle traduction, et à son tour la traduction l'enrichit<sup>66</sup>.

Au-delà de cet éloge en demi-teinte, les partis pris de traduction de l'équipe des PUF suscitent de vives tensions<sup>67</sup>. Lors des *Assises de la traduction* de 1988, juste après la parution du premier tome des *Œuvres complètes* (le volume XIII), les spécialistes de la traduction de l'allemand, des germanistes de formation – et non des analystes – s'insurgent en particulier contre le discours tenu par l'équipe des PUF<sup>68</sup>. En 2003, la parution du volume IV des *Œuvres complètes*, dans lequel figure *L'Interprétation du rêve*, un texte qui pose des difficultés de traduction particulièrement vives, a occasionné un entretien diffusé en ligne avec l'équipe de pilotage des traductions. La défense de leur choix traductif littéral passe par le refus d'user d'un style classique qui lisserait la « rugosité » du texte et par une insistance sur les irrégularités de l'écriture freudienne :

[On nous a reproché de] ne pas être assez « joli », assez lisible, assez Vaugelas... Les critiques ne réalisent pas que tout cohabite chez Freud : le style le plus merveilleux, digne des grands romanciers allemands, une écriture parfois journalistique, jusqu'à un « charabia » qui peut heurter le lecteur. [...] Si le lecteur n'était pas interpellé, gêné

---

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 121-122.

<sup>67</sup> Ces controverses ne sont pas le fait exclusif des traductions françaises, comme le rappelle Malcolm Bowie, dressant un inventaire des critiques adressées à la célèbre *Standard Edition* (œuvres complètes de Freud, 1953-1974) pilotée par James Strachey : Peter Gay, biographe de Freud, estime que les traducteurs de Freud en anglais l'ont rendu « à la fois plus prolixe et plus distingué qu'il n'est réellement » ; Samuel Weber déplore leur tendance à « normaliser le texte », alors que la version originale apparaît selon lui comme « le véritable théâtre dans lequel les questions et les incertitudes de la pensée psychanalytique sont mises en scène et en action », etc., dans *Freud, Proust et Lacan. La théorie comme fiction*, *op. cit.*, p. 11-12. La charge la plus virulente reste celle de Bruno Bettelheim, qui reproche à Strachey d'avoir banni « l'âme » du texte psychanalytique, en refusant de traduire *Seele* ou *Psyche* (pourtant au cœur même du nom de la discipline fondée par Freud) par *soul* (préférant le terme plus intellectualiste de *mind*), au motif que Freud était athée. Bettelheim reproche à la traduction de Strachey d'avoir faussé la réception de l'œuvre freudienne par son usage d'un jargon positiviste, technique et froid (les mots *Ich* – « je, moi » – et *Es* – « ça » –, parmi les plus courants dans la langue commune, sont en effet traduits par les termes latins *Ego* et *Id*). Bettelheim fait également porter le débat sur le style de Freud, inspiré des classiques de la littérature germanique (Goethe notamment), « soucieux de trouver le *mot juste* » et d'employer toujours une langue accessible à tous. Estimant ainsi que Freud « utilisait la langue allemande non seulement en maître, mais souvent en poète », s'exprimait « toujours avec une éloquence vraie », et que ses études de cas « se lisent aussi bien que les meilleurs romans écrits de son temps », Bettelheim rappelle aussi l'estime que lui portaient Thomas Mann, Hermann Hesse, Albert Einstein, qui reconnaissaient en lui un véritable écrivain, voir « Freud et l'âme humaine », traduit de l'américain par Robert Henry, préface de Michèle Montrelay, dans *Parents et enfants*, introduction de Danièle Lévy, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1995, notamment p. 32-33 et 61.

<sup>68</sup> Bernard Lortholary juge ainsi que le souhait de Jean Laplanche de « traduire l'allemand de Freud en un français freudien », quand « le lecteur allemand, quand il lit Freud, n'a pas du tout le sentiment d'être placé devant un allemand freudien », n'est qu'un « littéralisme » inutilement jargonnant, qui entraîne à faire « de l'étymologie sauvage » (en donnant pour exemple le cas de la traduction par les PUF des termes *hilfflos*, souvent rendu par « désesparé », et *Hilflosigkeit*, « désarroi, détresse », par l'usage du néologisme « désaide », au masculin) ; cela témoignerait, ajoute-t-il, d'une conception de « cruciverbistes » et d'une philosophie du langage « monstrueu[se] », qui « consiste à penser que la signification d'un mot composé est la somme ou le produit des significations des mots qui le composent » ; le résultat produit par les PUF ne mériterait ainsi pas le nom de traduction, dans « Table ronde », *Cinquièmes assises de la traduction littéraire*, *op. cit.*, p. 146-149.

quelques fois, la traduction serait faussée. [...] D'une certaine façon, la restitution de l'étrangeté du texte oblige le lecteur à lire en profondeur<sup>69</sup>.

En 2013, François Robert va plus loin encore dans la défense du caractère expérimental de la traduction des PUF en la comparant à une démarche poétique autant que subversive, et en arguant de la nécessaire transmission d'une « inquiétude » dans la traduction freudienne :

« La poésie doit inquiéter le langage », dit Yves Bonnefoy dans *La Communauté des traducteurs*. La traduction aussi, parce qu'elle est lieu d'accueil de l'étranger. Et la traduction de Freud plus que toute autre, sans doute, parce que la langue de Freud est elle-même inquiétée par cet étranger qu'est l'inconscient sexuel. [...] L'intranquillité de la traduction rejoint l'intranquillité de la langue de Freud en apparence si apaisée, si peu conflictuelle<sup>70</sup>.

La question épineuse de la transposition des qualités stylistiques des textes freudiens dans leurs traductions se pose déjà lors des *Cinquièmes assises de la traduction littéraire*. Les « traductions nouvelles » de Gallimard s'y voient d'ailleurs, comme celles des PUF, reprocher l'impression de maladresse du texte freudien qui se dégagerait d'elles, alors que les traductions de Marie Bonaparte, souvent fautives, témoignaient d'une fluidité toute classique, rendant la lecture aisée ; Cornélius Heim, représentant de l'équipe des « traductions nouvelles », avoue que le style de Freud est peut-être le grand « perdant de l'opération » de traduction<sup>71</sup>.

Reste posée la question de la fluidité stylistique des textes freudiens, qui devient elle-même objet de controverses au cœur des débats sur leur traduction. Denis Messier, l'un des traducteurs les plus représentatifs de l'esprit des « traductions nouvelles » de Gallimard, après avoir officiellement rompu toute collaboration avec l'équipe des PUF au nom de leurs désaccords traductifs, considère Freud à la fois « comme un scientifique *et* comme un écrivain », au style « toujours élégant, toujours littéraire, toujours limpide », et porté par l'ambition « démocratique » d'être compris par un vaste lectorat ; pour bien rendre compte des qualités stylistiques de l'œuvre de Freud, Denis Messier réaffirme qu'à ses yeux « l'accès à un texte réputé difficile passe impérativement par le plaisir de la lecture »<sup>72</sup>. Si Pierre Cotet, membre de l'équipe des PUF, affirme qu'« un nombre considérable d'Allemands – [...] entre autres, à titre d'exemple, des professeurs d'université – ressentent cette langue [freudienne] comme rugueuse et non comme fluide<sup>73</sup> », nombreux sont les germanistes qui affirment au contraire que les qualités d'écrivain de Freud tiennent pour une grande partie à son aisance dans le maniement d'une langue qui ne recherche ni l'innovation linguistique, ni la surconceptualisation, ni l'expérimentation esthétique. Bernard Lortholary, jugeant les textes freudiens « limpides, relativement élégants », reconnaît dans la langue maniée par Freud celle « des bourgeois cultivés de l'Europe occidentale à la fin du [XIX<sup>e</sup> siècle] », qu'il juge

<sup>69</sup> [https://www.puf.com/collections/Oeuvres\\_compl%C3%A8tes\\_de\\_Freud](https://www.puf.com/collections/Oeuvres_compl%C3%A8tes_de_Freud).

<sup>70</sup> François Robert, « Le conflit des traductions », *TransLittérature*, op. cit., p. 80.

<sup>71</sup> « Table ronde », *Cinquièmes assises de la traduction littéraire*, op. cit., p. 139-142 et p. 146. La position défendue par l'équipe des traducteurs de Gallimard, face au constat du vieillissement des traductions, n'est pas sans parenté avec la démarche des PUF, quoique moins systématique dans ses options conceptuelles : les traductions, est-il écrit sur la page de présentation en ligne de cette série, « obéissent à un double souci : souci de précision, notamment terminologique ; souci de ne sacrifier ni au culte de la "littéralité" ni à celui de l'"élégance" à tout prix, qui l'un et l'autre dénaturent le texte original. S'agissant de Freud, donc de l'inconscient, il n'y a pas lieu d'éviter ce qu'on a pu appeler "l'épreuve de l'étranger" », <http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Connaissance-de-l-Inconscient/Traductions-nouvelles>.

<sup>72</sup> « La fièvre argumentative. Entretien avec Denis Messier », *TransLittérature*, op. cit., p. 45-46 et 48.

<sup>73</sup> « Table ronde », *Cinquièmes assises de la traduction littéraire*, op. cit., p. 151.



défigurée par le texte publié par les PUF<sup>74</sup>. Jacques Le Rider, louant la prose « si classique et si sobrement élégante » de Freud, opère un constat semblable en faisant du fondateur de la psychanalyse le « parfait représentant d'un état de la langue allemande autour de 1900 », parlant la langue de Goethe et des frères Grimm, de même que tous « les *bourgeois de culture* » ; il dénonce par ailleurs la perpétuation, au sein de ces débats traductifs, de l'ancienne croyance aux tempéraments nationaux, qui a longtemps biaisé la traduction française de textes étrangers ; au refus de Pierre Cotet de « romaniser ou dégermaniser Freud », au motif que ce dernier « mobilisait toute son ironie et son agressivité pour défendre son génie teutonique contre les entreprises acclimatisantes et aliénantes du génie latin<sup>75</sup> », Jacques Le Rider répond « qu'une telle affirmation aurait fait bondir Freud. Génie teutonique ? Lui qui appréciait tellement Henri Heine, le poète juif allemand acclimaté à Paris et fier de s'être romanisé et dégermanisé<sup>76</sup> ? ». Georges-Arthur Goldschmidt enfin est celui qui postule le plus nettement que la virtuosité remarquablement variée du style freudien tient précisément à son usage créateur et exploratoire des virtualités contenues dans la langue la plus courante et la plus quotidienne, postulant implicitement la nécessité pour la traduction française de ne pas user d'une langue dérogeant à ce critère de simplicité :

Freud [...] n'est pas un écrivain au sens classique du terme [...]. Sa relation au style n'est en rien novatrice [...] : Freud écrit simplement bien, au fil de la plume, [...] et son travail se ne distingue en rien de celui d'un très bon journaliste de son temps. Il écrit comme Stefan Zweig, Max Nordau, Emil Ludwig ou Ludwig Marcuse [...]. Freud écrivain dit l'exorbitant avec une langue très ordinaire dont la plupart des termes sont couramment employés ou immédiatement compréhensibles [...]. Freud, c'est l'exceptionnel dans l'ordinaire et non l'ordinaire à travers l'apparence exceptionnelle. Cet exceptionnel qui fait de Freud un écrivain exceptionnel alors que son écriture s'efface modestement pour laisser la place à ce qu'il veut dire, c'est la tentative d'élucidation de la langue par le récit de la langue, car, à regarder de plus près le texte allemand, on s'aperçoit qu'au lieu d'user sinon d'abuser des facultés d'autocomposition de la langue, [...] Freud transforme les mots essentiels en déroulement, en récits qui en resituent et en restituent le sens [...]. Freud s'efforce, en effet, de remonter la langue, d'en suivre le fil, de lui donner du goût. Le meilleur exemple en est *Psychopathologie de la vie quotidienne* : un chef-d'œuvre d'humour, de drôlerie et d'extraordinaire attention à la langue parlée. Jamais Freud ne s'écarte d'une langue moyenne, accessible à tous ses lecteurs, mais dont il révèle justement toute la portée, toute la profondeur et la richesse presque inexplorées<sup>77</sup>.

Si l'invention de la psychanalyse représente un événement à la fois fondateur et éminemment perturbateur dans l'histoire des idées, cette rupture épistémologique dans la manière de concevoir le fonctionnement de la psyché humaine, souligne Georges-Arthur Goldschmidt, ne tient pas à une pratique révolutionnaire – ou moderniste – de l'écriture freudienne.

Pour autant, pour faire entrer Freud dans le panthéon des grands classiques de la littérature scientifique, voire de la littérature, faut-il autoriser les traductions à classiciser son style, conformément à une tendance ancienne des traductions françaises ? Le débat sur les réussites et les écueils de la traduction de l'œuvre de Freud, marquée par des interprétations diverses et des postulats traductifs parfois antithétiques, devient finalement l'occasion d'une réflexion plus large sur les potentialités créatrices de la langue, allemande ou française, dans

---

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>75</sup> « La nouvelle traduction des *Œuvres complètes* de Freud aux Presses universitaires de France », *ibid.*, p. 83.

<sup>76</sup> Jacques Le Rider, « Les traducteurs de Freud à l'épreuve de l'étranger », *Essaim*, 2002/1, n° 9, p. 7-8.

<sup>77</sup> Georges-Arthur Goldschmidt, « Style et pensée chez Freud », *Cinquièmes assises de la traduction littéraire*, op. cit., p. 76-78. Voir également, du même auteur, *Freud et la langue allemande*, vol. I : *Quand Freud voit la mer* ; vol. II : *Quand Freud attend le verbe*, Paris, Buchet-Chastel, 1996.

les domaines ici conjoints de la recherche thérapeutique, de l'élaboration conceptuelle et de la création littéraire. À la liberté créatrice de la prose du fondateur d'une discipline nouvelle, relevant à la fois de la pratique médicale et des sciences humaines, fait écho une réflexion renouvelée sur les limites à apposer ou à repousser dans la liberté d'écriture du traducteur.

Les débats parfois violents qui accompagnent l'histoire des traductions de Freud en français sont peut-être le symptôme de la réception encore controversée de la psychanalyse, longtemps jugée sulfureuse et inquiétante. L'intérêt n'est certainement pas de prendre position de manière univoque et réductrice quant au statut de Freud, fondateur génial d'une discipline scientifique nouvelle ou grand écrivain à l'œuvre monumentale, mais de constater à l'aune de ces controverses traductives l'hybridité fondamentale et irréductible de son œuvre. Non dénués de traits imagologiques, dont certains paraissent curieusement datés à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, les discours associés aux traductions freudiennes affirment eux aussi une part créatrice dans le portrait intellectuel singulier et ambivalent de Freud qu'ils donnent à lire.

Audrey GIBOUX  
Université Rennes 2, CELLAM